

Robert Bernicot

Semer dans l'espérance

*Le parcours d'un militant syndicaliste,
politique et associatif*



*En vieillissant, peu à peu, on prend conscience
d'un devoir. D'abord on résiste, parce que cela
semble présomptueux... et puis revient avec
insistance, au-dedans de soi, une voix qui dit :
« Avant de nous quitter, dis-nous ce que tu sais. »*

Abbé PIERRE

Préface

J'ai rencontré Robert Bernicot il y a près de 40 ans et je l'ai toujours vu militant. Je connais plus particulièrement son engagement politique, que je partage avec lui au sein du Parti Socialiste, les responsabilités d'adjoint à l'action sociale que lui avait confiées Francis Le Blé lorsqu'il devint Maire de Brest en mars 1977.

L'importance du versant chrétien de son parcours, a été pour moi, le laïque, une découverte.

Il était utile de remettre en perspective un parcours de vie, dont le fil rouge est cette succession continue d'engagements au service des autres, au service de la société : syndicalisme, vie associative, fonctions électives, participation à de nombreuses instances... Et chaque fois, avec énergie, avec la volonté de faire bouger les lignes et d'être utile.

Au fil du récit se confirment un état d'esprit et une pratique : observer, analyser, réfléchir, proposer, agir, sans exclure les stratégies nécessaires et

intelligentes pour contourner les obstacles. Et surtout, toujours rechercher un cadre de travail collectif.

Il est donc normal que soient rappelées de belles rencontres, qu'apparaissent les visages de ceux qui ont partagé l'action, de ceux avec lesquels se sont consolidées des amitiés durables.

Robert nous fait part de ses indignations, des satisfactions du militant qui voit aboutir concrètement son idée, sans éluder ni les moments de doute ni parfois les échecs.

Veut-il se montrer en exemple ? Sûrement pas ! Pourtant la lecture de ces pages nous invite à une réflexion toujours actuelle sur notre contribution à la vie en société, sur l'action collective et l'engagement bénévole. Et nous y trouvons une belle leçon de citoyenneté.

Merci Robert.

Pierre Maille

Je dédie ce livre à ma famille qui a participé ou subi les incidences de mes absences militantes, spécialement à Frédéric, mon petit-fils pour son aide très précieuse, à mes camarades d'engagement, à tous ceux-là qui œuvrent à l'humanisation de notre planète pour le temps qu'ils y vivent.

Je remercie chaleureusement tous les amis – militantes et militants – qui ont apporté leur pierre à ce document par leurs conseils et leurs soutiens. C'est aussi leur œuvre : Jean, Lucienne, Maria, Maurice, Marie-Françoise et René, Annie et Robert, Marie-Paule et Louis, Yvonne, Marie-Thérèse, Armand, Françoise, Kofi, Anne-Marie, Pierre...

Prologue

Mes proches, mes nombreux amis et partenaires ont insisté pour que je leur livre ces pages. Leur souhait était de mieux connaître celui que j'avais été, ce à quoi j'avais participé, avec quelle vision et avec quel objectif j'avais agi. Pour répondre à cette attente, j'ai choisi de raconter « mes années » avec sincérité et autant d'objectivité que possible, en essayant de ne blesser personne. Puissent aussi ces pages faire réfléchir celles et ceux qui les liront.

À plus de 86 ans, entamer l'histoire de toute une vie peut paraître une gageure ! D'autant que faire appel à sa mémoire, raviver des souvenirs en parcourant des lieux de vie de sa prime enfance, relire des documents, journaux, cahiers et comptes rendus laisse à penser que tout n'est pas relaté, analysé, en conformité avec la perception ressentie au moment où l'action se passe. Notre personnalité, et les dominantes qui la composent, évoluent en fonction d'éléments extérieurs, aussi bien matériels, qu'intellectuels et sentimentaux.

Nul ne se perçoit avec le même regard soixante ou soixante-dix ans après un événement, ni avec les mêmes appréciations que celles qui présidaient à la survenance de ce fait précis, marquant, dont il a été le témoin, parfois l'acteur ou la victime.

Cependant, je ne peux m'empêcher de voir une relation, une incidence entre des situations vécues et le déroulement de ma vie. Et si l'être humain est malléable, il n'est pas un matériau composite. Parfois, c'est l'être même, tout entier, qui est comme marqué au fer rouge. De plus, le destin de chacun comporte une part de responsabilité personnelle qui lui est propre. Notre psychologie est un peu notre A.D.N., et si elle est immuable, le « moi » profond, précède et conditionne le comportement. Mais ce « moi », est-il monolithique ? Quant à la liberté, si elle s'exerce parfois consciemment, modifie-t-elle le présupposé psychologique ? Selon le degré de sincérité et de vérité qui accompagne un acte libre, cela nous coûte parfois. La fidélité et la rigueur, qui sont toutes deux des actes libres, mesurent le degré d'implication personnelle dans une direction ou dans l'autre et reflètent le prix que l'individu est prêt à payer pour réaliser ce qu'il juge, en dernier ressort, voulu ou acceptable. La poursuite de l'idéal, envers et contre tout, s'exerce parfois au détriment de ce qui est légitime, relégué au second plan par le militant d'une cause exigeante. C'est ce que rencontre sur son chemin l'idéaliste face au réalisme du quotidien ou à ses aspirations et

obligations légitimes personnelles qu'il doit savoir relativiser pour atteindre l'objectif malgré le prix à payer ; mais jusqu'où ?

Ces lignes vous diront qui je suis, du moins je l'espère. Ensemble nous nous promènerons sur les sentiers heureux de ma jeunesse, par les chemins plus rudes de l'adolescence, en escaladant les années précédant la découverte de la route définitive qui m'amena à ce moment final de la vie. Ce trajet comportera des épisodes successifs découlant naturellement de la vie familiale et du travail, du syndicat et de la politique, de la vie associative et de mes convictions profondes. Le tout est relié à une trame de fond religieuse et philosophique qui en assure continuité, soutien et motivation, évoluant dans la mouvance de la vie en société. A la réflexion, je m'aperçois que certains faits, survenus dans ma jeunesse, pourraient expliquer les orientations ultérieures fondamentales. Vous les saisirez au passage du récit comme un élément d'un tout, complexe, celui d'une vie d'homme qui s'est voulu au service de la collectivité et de ses membres, à des degrés divers, sans négliger ses proches. Ce parcours d'octogénaire vous sera présenté en trois épisodes : le terreau familial, tout d'abord, favorisant une enfance heureuse et une adolescence mouvementée, puis un premier virage amorçant une tout autre vie que celle qui s'annonçait, avant la dernière étape, la plus longue, qui aura tout de même commencé à vingt-cinq ans et se terminera par

l'au-revoir dans un autre monde... Cette ultime période est celle que connaissent les militants dans la force de l'âge et elle fait valoir leurs « talents » particuliers dans les activités syndicales, politiques, associatives et autres, adossés à une idée partagée par tous : celle du service à rendre.

Vous découvrirez la constitution de ma personnalité, héritée dès mon enfance de mes lignées paternelles et maternelles. Les circonstances expliqueront le « pourquoi » et le « comment » des séquences successives de mon parcours. Les traits de caractère que je me reconnais, y introduisent les dominantes fortes : elles m'autorisent à penser que je n'aurais pas pu, depuis mes seize ans, à quelques variantes près, réaliser autre chose. A chacun sa trajectoire et son style ! Une fois déroulé le film de mes années, je me lancerai dans une séquence « psycho-philosophique » où je tenterai d'exprimer mon sentiment sur ce parcours et les contextes successifs, ma perception du rôle que j'y ai assumé.

À mi-chemin de mon périple, vers les années 1969-1970, j'ai retrouvé un camarade d'école d'apprentissage, rue Portzmoguer, à Brest. Nous avions vécu, côte à côte, de 1938 à 1941, trois années au cours desquelles nous avons appris l'ajustage, le tournage, obtenant tous deux, nos C.A.P. et B.E.I. de tourneur sur métaux. A « l'École Prof », durant les quatre heures journalières de travail manuel d'ajustage, nous discussions de tout, nous affrontant

toujours pacifiquement sur des sujets sensibles comme la laïcité dont Jean Kerlann était un farouche défenseur. Nous nous étions quittés en avril 1941, les bombardements intensifs et meurtriers contraignant les autorités à fermer toutes les écoles de Brest. Comme moi, il avait changé d'orientation et il était devenu directeur d'une entreprise de construction. Lors de ces retrouvailles, nous étions membres du Conseil d'Administration de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie de Brest pour le Finistère ; il était représentant du patronat et président du syndicat départemental des entreprises du bâtiment, tandis que j'avais été élu, par le personnel de cet organisme, sur présentation du syndicat C.F.D.T. Et voilà que nous nous retrouvions trois décennies plus tard ; il avait gardé son petit air moqueur, et m'ayant reconnu, il vint à moi et me lança : « Alors tu es toujours le POISSON ROUGE dans le bénitier ! ». Je l'avais à ce point marqué qu'il se souvenait de moi, trente ans après !

Et tandis que cette anecdote, évocatrice d'un moment de vie à un âge où l'on forge sa personnalité, pourrait faire l'objet d'un long développement, une question me vient à l'esprit : qu'est-il advenu de ce Poisson Rouge d'antan ? À vous de trouver la réponse à la fin de ce récit !

La première étape

L'enfance et l'adolescence

Le terreau familial

Mes parents étaient tous deux d'origine modeste. Papa, Yves Bernicot, était né en 1897, dans une toute nouvelle commune, Le Relecq Kerhuon, détachée depuis peu de Guipavas, près de Brest. Elle a pour limite, au sud, l'estuaire de la rivière l'Elorn qui la sépare de la presqu'île de Plougastel-Daoulas et se jette dans la rade de Brest.

Comme ses cinq frères et sœurs, il avait décroché son certificat d'études primaires. Il put suivre un apprentissage de maréchal-ferrant chez un artisan, puis il exerça comme ouvrier, avant d'être mobilisé, à ses dix-huit ans. Il fut alors affecté à un régiment d'artillerie où durant près de trois ans, il ferra nombre de postiers bretons dont il vantait les qualités lorsqu'il lui arrivait d'évoquer ses souvenirs de guerre, ce qui était plutôt rare.

A son retour dans la vie civile, et n'ayant pas de travail dans sa commune, il fut embauché dans une

entreprise de mécanique agricole, à Lannilis, en Pays léonard, au nord de Brest. Il y rencontra celle qui allait devenir son épouse en mai 1924.

Maman, Amélie Aimée Adrienne Talec, était, en 1912, à l'âge de dix ans, orpheline de père et de mère. Née à Plouguerneau, paroisse bordée au sud par l'Aber Wrac'h et au nord par la Manche, elle fut placée, ainsi que ses deux sœurs, en pension chez les religieuses du lieu, sur décision du conseil de tutelle.

Le tuteur, un oncle, célibataire, commerçant au bourg, géra les biens, veilla à la scolarisation des trois filles jusqu'à leur envol, l'aînée, Caroline, vers la vie religieuse, Maman et Joséphine sa jeune sœur, au service de particuliers. C'est ainsi qu'elle fit la connaissance de Papa et qu'ils demeurèrent à Lannilis jusqu'à ma naissance en 1925.

Mon grand-père du côté paternel, Pierre, lui aussi de condition modeste, était ouvrier à la Poudrerie Nationale du Moulin-Blanc, à Guipavas. Je ne l'ai connu que de réputation.

Son épouse, Françoise Mézou, surnommée « Citia » par ses amies, était fille de patron pêcheur *Kerhorre*, du lieu-dit, près de l'anse, mouillage d'une grande partie de la flotte de pêche portant ce vocable. Elle était coutumière de la pêche à pieds sur les grèves et les petits estuaires à une quinzaine de kilomètres à la ronde. Elle fit bénéficier ses enfants et petits-enfants de son savoir de pêcheuse professionnelle de coquillages de toutes espèces. Il lui est parfois arrivé

de remplacer, au pied levé, un matelot défaillant dans l'équipage de son père. Chargée de la soupe de poissons, elle ne rechignait pas à tirer sur les « bouts de bois », appellation courante des rames de quatre à cinq mètres de longueur. Cela l'amenait dans les parages de Molène, parfois jusqu'à l'île d'Ouessant. C'est ainsi qu'elle fit partie des fameux pêcheurs *kerhorres*, ces hommes et femmes qui ne s'en laissaient pas compter, sur terre comme sur mer.

L'ascendance maternelle nous conduit également dans le petit monde de l'artisanat. Mon grand-père, Émile, était boulanger, comme son père, rue du four au bourg de Plouguerneau tandis que ma grand-mère, Marie-Françoise Gabrielle Le Got était issue d'une famille de travailleurs du bois et de commerçants de la même paroisse.



Bateau *Kerrhorre* : photo de Raymond Brelivet
(président de *l'association des amis du bateau Kerrhore*)

Les étapes de l'enfance : 1925-1938

De Lannilis au Relecq Kerhuon

Les pérégrinations familiales se situèrent toujours au bord de la mer. De notre premier domicile de Lannilis, nous sommes allés vers Le Relecq Kerhuon, en 1926, date de la réception, par mon père, de sa lettre d'embauche à la Poudrerie du Moulin Blanc, où il fut engagé comme manœuvre.

Ma grand-mère nous offrit l'hospitalité, dans son petit deux-pièces de l'impasse Quinet, jusqu'à la naissance en 1927, de ma sœur, Marie-Thérèse.

Puis l'opportunité nous fut donnée d'aller vivre dans la maison de garde d'un manoir situé au lieu-dit « le Passage », là où accostait le légendaire « bac » qui reliait justement le passage de Plougastel à celui de Kerhuon, son vis à vis. Quelle aubaine pour nous, si près de l'eau, de la grève et de ses coquillages, de ses bateaux ! Notre initiation aux secrets du petit monde de la pêche allait pouvoir commencer et porter ses fruits ! Bon sang ne saurait mentir !

Après un trimestre à l'école maternelle publique du bourg, lors de l'été 1930, nous nous rapprochâmes de la poudrerie de Papa et devînmes citoyens de la commune de Guipavas.

Le Palaren, notre nouveau quartier

Encore au bord de la mer ! Nous habitâmes un collectif de neuf familles ouvrières, coincé entre la mer et la route reliant Brest à Quimper.

Notre immeuble comportait quatre étages « côté mer » et deux « côté rue » Une ruelle nous permettait d'accéder directement à la grève sur laquelle nous passions les trois-quarts de notre temps. C'était le paradis ! Sauf que pendant plus d'une année, nous étions « côté mer », mais sans la voir, deux maisons nous masquant sa vue ! De plus, nous étions quatre personnes dans une pièce unique, éclairée, le jour, par une seule fenêtre, la nuit, par la lampe à pétrole. Les neuf familles se partageaient les toilettes (un seul exemplaire) dans la cour !... Quelle surpopulation ! Par bonheur, un logement de deux pièces se libéra au troisième étage, « côté mer ». Nous pûmes cette fois l'admirer à notre aise du balcon. Et l'électricité arriva quelques années après ; les premiers jours furent féeriques.

La scolarité reprit en maternelle dans l'école publique du quartier ouvrier de Sainte Barbe, patronne des poudriers. Elle nous accueillit jusqu'au sixième anniversaire de ma sœur. Puis, ce fut pour nous deux, l'école primaire privée, chez les sœurs et les frères, selon le vœu de Maman, jusqu'à l'âge requis pour une autre orientation. Nous fûmes écolier à la paroisse de Saint-Marc, commune nous séparant de la grande ville de Brest.

Je ne relaterai pas ici tous les plaisirs retirés du voisinage de la mer, de la campagne environnante, des coutumes locales, plaisirs partagés avec les amis du quartier. Je ne rapporterai que les événements les plus conséquents ayant, pour certains, marqué ma mémoire,

sinon ma vie.

L'inauguration du Pont de Plougastel

Elle eut lieu le 9 octobre 1930 ; le jour de mon cinquième anniversaire. Ce fut une belle fête, attendue par toute une population qui avait suivi pendant de nombreuses années, l'avancée des travaux. C'était une première en matière de construction en béton « pré-contraint ». Ses concepteurs y avaient même prévu une ligne de chemin de fer !

C'était aussi la fin du « bac » qui avait rendu de multiples services, depuis le 24 juin 1907, jour de sa mise en service, surtout aux populations des deux rives. Désormais, il joue un rôle dans la mémoire collective et permet aux admirateurs de paysage de jouir d'un panorama complet sur les alentours maritimes et terrestres.

L'explosion du Costour en 1932 (?)

Dans un endroit reculé de l'espace dévolu à la Poudrerie du Moulin Blanc, au fond d'un vallon, des bâtiments abritaient la fabrication de la très dangereuse nitroglycérine. Les annales de l'époque et les histoires locales passèrent ce fait divers sous silence ; pour cause de secret militaire ? Parce qu'il n'y avait eu de victime ?

Je me souviens du moment, en fin de matinée, car Maman préparait le repas. Papa nous avait parlé de cette dangerosité. Grâce à ses réflexes, il sauva sa vie et celle de son compagnon en sautant sur la berge de